

**Plus écolo que moi, tu meurs**  
**ou**  
**Laver plus vert que vert**

**Jean-Marie Harribey**

**Octobre 2010**

Nous en sommes à la quatrième rentrée de crise. C'est une durée suffisante pour mesurer la gravité et la multidimensionalité de cette crise, ses immenses dégâts sociaux et écologiques, la complicité des gouvernements qui assurent le service des financiers en présentant la note aux salariés, en bref l'impasse de l'accumulation capitaliste et la volonté des classes dominantes d'étendre encore leurs privilèges. C'est aussi un temps où fleurissent heureusement nombre de propositions alternatives à la logique du profit et du productivisme. Mais c'est parfois un jeu de quilles où le « plus écologiste que moi, tu meurs » tient lieu d'élaboration théorique.

L'un prétend que le « marxisme vert est impossible » (Vincent Cheynet, *La Décroissance*, octobre) en ridiculisant la thèse de Daniel Tanuro (*L'impossible capitalisme vert*, La Découverte) qui pourtant fustige le mythe du développement illimité des forces productives. Un autre dit « Adieu à la croissance » (Jean Gadrey, Éd. Les petits matins), un troisième rebaptise les « économistes atterrés » en « croissancistes atterrés » (Hervé Kempf, *Le Monde*, 12 octobre). D'autres, fins limiers, perçoivent un « tournant écolo d'Attac » (*Mouvements*, septembre), ou adoptent une figure christique « Marx, ô Marx, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Bernard Maris, Éd. Les échappés). Peut-on vérifier quelques convergences et mettre au jour ce qui fait réellement débat ?

Dans ces contributions, le consensus grandit autour de l'impossibilité de dissocier la remise en cause de la logique du capitalisme et celle de la croissance économique infinie, de façon à articuler toujours mieux social et écologie. En revanche, il reste quelques débats à approfondir. Par exemple, une question méthodologique, bien que secondaire, brouille beaucoup de discussions : une économie écologique croîtra-t-elle ou non en valeur hors inflation ? On n'en sait rien à l'avance car tout dépendra si, en produisant moins de biens propres et de qualité qu'on ne produit aujourd'hui de biens dégueulasses, la diminution des quantités sera plus ou moins compensée par l'augmentation inéluctable et nécessaire de leur prix, correspondant à plus de travail, donc de valeur ajoutée. Dans un cas, le PIB propre augmentera, dans l'autre il diminuera.

Deuxième débat : peut-on encore parier sur de futurs gains de productivité ? D'une part, cette question rejoint en partie la précédente puisque, à l'échelle globale, ces gains sont mesurés à partir des valeurs ajoutées. D'autre part, il est probable que la tertiarisation des économies et la raréfaction des ressources naturelles entraîneront un ralentissement progressif, voire une diminution, des rendements physiques. Que faire alors ? N'accepter que les gains obtenus sans intensification du travail et sans ponction ou dommage irrémédiables sur les écosystèmes. Et, quels que soient ces gains, d'autant plus s'ils sont faibles, les partager impérativement, notamment en les affectant à la RTT. Telle est la leçon de la lutte de classes au sujet des retraites.

Troisième débat : la « critique de l'économie politique » (Marx) est-elle obsolète ? Certains l'affirment mais ne confondent-ils pas deux registres de raisonnement ? Le premier établit que l'activité économique s'insère obligatoirement dans des rapports sociaux et dans une biosphère. On ne peut donc se passer de la nature pour produire collectivement des valeurs d'usage et on ne peut lui substituer indéfiniment des artéfacts. Pour autant, peut-on en conclure que le travail ne serait plus la source de la valeur monétaire que se répartissent à grand renfort de luttes travail et capital, et que celle-ci proviendrait de la nature ? Ce serait nier l'incommensurabilité de la nature et de l'économie et que, si la nature est une richesse, elle ne crée pas de valeur, tout en étant indispensable à la création de valeur ! Ainsi, le circuit de la richesse en termes de valeurs d'usage permettant de satisfaire les besoins relie le travail et la nature, tandis que le circuit de la valeur, donc strictement économique, relie les humains entre eux et entre eux seulement. Le problème est que ce dernier est parasité, « court-circuité » par l'exigence de profit posée par le capital.